

LE PECHE ORIGINEL

Daniel Roquefort

« Effectivement, nous dit l'apôtre Paul, je ne comprends rien à ce que je fais ; ce que je veux, je ne le fais pas mais ce que je hais je le fais. » (Rm 7,15) Sur ce point, Freud n'aurait certes pas démenti l'apôtre. Que nous dit-il ? Que l'homme n'est pas maître chez lui. Que son désir de tendre vers le bien est constamment subvertit par des forces qui le dépassent. C'est en ce point précis que s'insère le dogme du péché originel.

Certes, ce dogme est plutôt ringard. Il ne fait plus guère recette. L'église qui en connaît pourtant la pertinence à bien du mal à en parler, craignant sans doute d'en rajouter sur la culpabilité. Il reste que ce n'est pas un hasard si la désuétude dans laquelle il est tombé coïncide avec la déliquescence qui a frappé la fonction paternelle à la fin du XIX^e siècle avec la montée de l'industrialisation.

Je tiens pour ma part que ce dogme est absolument moderne par les questions qu'il soulève et les enjeux qu'il recèle. C'est ce que nous allons essayer de déplier maintenant.

De quoi s'agit-il avec ce dogme ? De rien d'autre que d'une monstruosité logique qui nous impose de tenir dans le creux de la même main deux inconciliables : tout homme naît pécheur, tout homme est personnellement responsable de son péché. Il se présente donc comme un hybride conjuguant, tant bien que mal, la dimension du juridique (la culpabilité), et celle du biologique (son caractère de tare héréditaire).

Néanmoins, s'il s'est imposé à l'église, s'il fut repris par les réformateurs, promulgué au concile de Trente c'est qu'il constitue un point clé du message chrétien et plus encore de la condition humaine tout entière.

Aux dires de la plupart des exégètes, ce dogme n'est pas présent, comme tel, dans la Bible, même si on en trouve les prémisses dans Gen 3 et dans Rm 5. Il faut attendre saint Augustin, donc le cinquième siècle, pour qu'il revête la forme qu'on lui connaît et ce au cours de luttes homériques contre les gnostiques d'abord, puis contre les pélagiens.

Pour les gnostiques, le mal est une substance qui infecte l'homme par contamination. Le dualisme règne ici en maître. L'âme, qui vient d'ailleurs, chute dans le monde qui la corrompt. Dans cette perspective, le péché, loin d'être volontaire se ramène au malheur d'être emprisonné dans les rets de la matière. C'est ainsi qu'est née toute une mythologie du bien et du mal dans laquelle le monde est satanisé.

C'est contre cette gnose que l'église, pour une fois unanime a porté ses coups. Non ! le mal n'est pas une nature, il n'est pas une substance, bref il n'est pas quelque chose. Il n'est ni en dehors de nous, ni même en nous, il est de nous et par nous. La seule question juste dans le registre chrétien est : d'où vient que nous faisons le mal ? A cette époque, saint Augustin répond en empruntant aux grecs l'idée que le mal n'est qu'un défaut, une privation d'un bien. Il consiste à choisir un bien inférieur plutôt qu'un bien supérieur. Ainsi, le péché n'a-t-il pas une cause efficiente mais seulement une cause déficiente. En fait, saint Augustin ne pourra

pas s'en tenir bien longtemps à cette position somme toute assez peu chrétienne. L'arrivée en lice de Pélage va le contraindre à radicaliser sa pensée.

En effet, à peine le danger manichéen était-il repoussé qu'à l'autre extrême s'annonçait l'hérésie pélagienne qui, elle, court-circuitant la grâce misait tout sur l'homme. Pour Pélage, vouloir et faire dépendent de moi. D'où il s'ensuit que les mérites sont les miens de même que les manquements. La volonté n'a pas été affectée par la chute d'Adam qui ne nous a nuit que par son mauvais exemple. On ne voit pas dès lors pourquoi un homme dont la volonté est sans cesse tendue vers le bien ne serait pas exempt de péché.

Il est bien évident qu'une fois la chute niée, la rédemption tombait du même coup. Si la nature humaine n'est pas déchuée, pourquoi le Verbe s'unirait-il à elle pour la racheter ? Si l'homme peut faire son salut en s'abstenant du péché, qu'a-t-il encore besoin d'un Dieu qui pardonne et rachète ? Dans son fond, le pélagianisme ruinait la religion de la grâce en la réduisant à un moralisme comptable.

Avec le thème de la concupiscence, c'est bien sûr celui du baptême des enfants qui fit l'objet des polémiques les plus âpres. L'idée d'une nature non déchuée venait contredire le principe même de ce sacrement qui était donné « in remissionem peccatorum ». Or si l'enfant qui vient de naître, qui n'a pas encore eu le temps de commettre ni de goûter au péché peut être damné, c'est que sa nature même a subi la contamination de la faute d'Adam.

Ces considérations subtiles tout autant que désuètes trouvèrent un prolongement inattendu mais d'une logique implacable dans le dogme de l'Immaculée conception. Le Christ, en tant que victime expiatoire devait être sans péché. Il lui fallait donc naître non de l'œuvre de la chair, mais du Saint-Esprit et d'une vierge par la vertu d'une conception auriculaire. Cependant, cette nécessité s'avérait insuffisante puisque Marie, née de la chair, supportait sinon ses péchés actuels dont elle était réputée pure, en tout cas le poids du péché originel. La logique imposait donc qu'elle fasse l'objet d'une grâce spéciale par laquelle elle était née exempte du péché d'Adam. Tel est le dogme de l'Immaculée conception défini le 8 décembre 1854 par le pape Pie IX.

Les choses auraient pu s'en tenir là, mais ce genre de logique a toujours tendance à pousser ses rejetons un peu plus loin. Marie ayant été conçue hors du péché, il devenait problématique et pour tout dire inadmissible qu'elle ait à partager le sort final de tous les humains. C'est ainsi qu'elle fut élevée en gloire avant même d'être touchée par la corruption du tombeau. C'est le dogme de l'Assomption promulgué par Pie XII en 1950.

La réforme, on le sait, radicalisa les thèses de saint Augustin. « Voici la vérité, écrit Luther, l'homme semblable à un arbre pourri, ne peut vouloir et ne faire que le mal ». « La volonté n'est pas libre, elle est captive, ...et sans la grâce elle ne choisit nécessairement que le mal ». Vous savez que le réformateur de Wittemberg ne reculait pas devant les métaphores triviales qui ont été recueillies dans les Propos de table. Je lui laisse le dernier mot pour conclure ce chapitre : « Le péché originel est en nous comme la barbe. On la coupe aujourd'hui, notre visage est frais, demain elle a repoussée ; tant que nous sommes en vie, elle ne cesse de repousser. Il en est de même du péché originel. »

Nous pourrions poursuivre notre enquête avec Calvin, la contre réforme, l'orthodoxie protestante, le courant libéral, nous ne trouverions guère, à l'exception de la théologie

barthienne, que des variantes plus ou moins prononcées. En fait, les grandes lignes du dogme sont posées avec saint Augustin et les réformateurs.

Ce que Pélagé refuse c'est le paradoxe soutenu par le dogme: « tous les hommes naissent pécheurs et responsables de leur péché ». Contre cet universel, il avance une petite question insidieuse: "se pourrait-il que certains ne le soient pas"? Comment charger l'enfant qui vient de naître d'un péché qu'il n'a pas même eu encore le temps de commettre? Et si certains ne sont pas pécheurs, pourquoi pas tous? Ce passage du « tous » pécheurs au « pas tous » est lourd de conséquences. Il signe que l'on est passé dans le registre de la *perversion* marqué par le *démenti*. En effet, si quelques uns peuvent ne pas l'être, et pourquoi pas tous, cela implique que le péché loin d'être un héritage, résulte d'un libre choix. En conséquence, la croix est rendue vaine. Or, rendre vaine la croix n'est-ce pas une façon subtile de *démentir la nécessité même du sacrifice d'expiation*, dont nous verrons avec Freud qu'elle concerne le meurtre du père? Non que la croix en elle même serait contestée dans sa réalité historique, simplement elle a perdu sa fonction expiatoire. Elle est devenue un symbole, celui de l'exemple à suivre: il faut souffrir et crucifier le péché dans sa chair. *Le thème de l'imitation vient remplacer celui de la mort substitutive.*

Avant d'en venir au texte freudien, rappelons les trois fonctions du péché originel :

- 1) énoncer d'où vient le mal, pourquoi et comment il exerce son emprise sur le monde.
- 2) affirmer à la fois, et non sans paradoxe, que tout homme naît pécheur du fait de la faute d'Adam, mais que cela ne l'exempte en rien de la responsabilité de ses propres péchés.
- 3) enfin, répondre à la question de la transmission de cette culpabilité.

II Freud, Totem et tabou et le péché originel:

On peut discerner chez Freud deux conceptions différentes de la religion. Le passage de l'une à l'autre se fait en 1911-1912.

La première conception est très simple : « La psychanalyse nous a appris à reconnaître le lien intime unissant le complexe paternel à la croyance en Dieu, elle nous a montré que le Dieu personnel n'est rien d'autre, psychologiquement, qu'un père transfiguré; elle nous fait voir tous les jours comment des jeunes gens perdent la foi au moment même où le prestige de l'autorité paternelle pour eux s'écroule. Ainsi nous retrouvons dans le complexe parental la racine de la nécessité religieuse. » Telle est la première conception : un père projeté au ciel et exalté. Mais il rajoute: « La protection que la religion offre aux croyants contre la névrose s'explique ainsi: elle les décharge du complexe parental, auquel est attaché le sentiment de culpabilité aussi bien de l'individu que de toute l'humanité, et elle le résout pour eux, tandis que l'incroyant reste seul en face de cette tâche »¹.

Or, quel rapport y a-t-il entre d'un côté la religion conçue comme la projection d'images parentales protectrices et bienveillantes, et de l'autre une religion qui soulage du sentiment de culpabilité aussi bien l'individu que toute l'humanité? Comment passe-t-on d'une protection contre le dénuement (Hilflosigkeit) à la question de la faute? Comment le père sublimé peut-il être simultanément le père devant lequel l'homme se ressent pécheur? Freud ne le dit pas, et pour cause, puisque la dernière citation est un complément rajouté en 1919 à

¹ S. Freud, *op. cit.*, p. 125.

son texte « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » écrit en 1910. En fait, en 1910 Freud ne dispose pas encore de la réponse à cette question. Il s'en est approché, mais il ne s'y attellera vraiment qu'avec la rédaction de Totem et Tabou en 1912-1913, et l'émergence encore feutrée de son conflit avec Jung.

La question qui est posée ici est tout à fait fondamentale et souligne bien les limites de cette première conception freudienne de la religion. Cependant, le péché et la culpabilité n'y trouvent pas réellement leur place. En effet, on ne peut rabattre ni l'un ni l'autre sur la problématique de la désobéissance. D'un point de vue théologique, le péché est d'un tout autre ordre. Il concerne l'homme au plus profond de sa foi et de son être. « Trop souvent, écrit S. Kierkegaard, on a négligé que le contraire du péché n'est nullement la vertu. C'est là une vue plutôt païenne, ignorant ce qu'est le péché et qu'il est toujours devant Dieu...C'est une des définitions capitales du christianisme que *le contraire du péché n'est pas la vertu, mais la foi.* »².

On peut donc penser qu'à 1500 ans de distance, cette même nécessité de faire toute sa place à la culpabilité dans le rapport au père a motivé saint Augustin dans son élaboration du péché originel et Freud dans son écriture de Totem et tabou.

Le mythe freudien de la horde primitive réserve-t-il une place au « péché originel » et sous quelle forme? De manière bien différente, ces deux textes, le freudien et le chrétien, entendent décrire ce qui s'est passé à l'origine. L'un et l'autre mettent en scène un drame dont l'intention est d'expliquer la raison du sort misérable de l'homme sur la terre. La culpabilité, la haine, l'irrésistible penchant au mal constituent un héritage qui se transmet de génération en génération.

« Un jour, les frères expulsés (de la horde par le père qui voulait se conserver pour lui seul toutes les femmes) se groupèrent, abattirent et consommèrent le père, et mirent ainsi un terme à la horde paternelle »³. Freud récapitule ainsi l'ensemble de l'événement: la mise à mort du tyran sous l'effet de la haine motivée par l'interdiction des femmes, suivie de la consommation de son corps afin de s'approprier sa substance vitale et de s'identifier à lui.

Débarrassés de ce despote, dotés de sa puissance, les fils vont-ils enfin pouvoir accéder aux femmes? Malheureusement non! Que se passe-t-il donc? A peine le père est-il tué, à peine la dernière bouchée est-elle avalée qu'apparaît le remords qui s'insinue en chacun. Ils ne savaient pas que ce père haï était aussi un père aimé⁴. La culpabilité prenant le dessus: « Le mort devenait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été...ce que le père avait empêché autrefois, par le fait de son existence, les fils se le défendaient à présent eux-mêmes en vertu de cette obéissance après-coup caractéristique d'une situation psychique que la psychanalyse nous a rendue familière. Ils désavouaient leur acte en interdisant la mise à mort du totem, substitut du père, et ils renonçaient à recueillir les fruits de cet acte en refusant d'avoir des

² S. Kierkegaard, *Le traité du désespoir*, Paris, Gallimard, 1967, p. 167. Cf. Rm 14, 23 "Or, tout ce qui ne procède pas d'une conviction de foi est péché".

³ S. Freud, *Totem et Tabou*, Oeuvres complètes, XI, Paris, P.U.F., 1998, p. 360. L'essentiel de ce chapitre est paru dans la revue *Essaim* sous le titre « Malaise dans Totem et tabou », Erès, 1999, N° 4, p. 67-76.

⁴ Comme nous le verrons ultérieurement, une lecture plus serrée nous amènera à introduire quelques nuances dans ce récit.

rapports sexuels avec les femmes qu'ils avaient libérées »⁵. L'acte meurtrier avait donc eu lieu en vain.

Deux remarques doivent ici être faites :

1° La première identification n'est pas une identification au père projeté au ciel, exalté, mais au tyran primitif qui jouissait de toutes les femmes, celui-là même qui fut consommé pour s'approprier sa force virile. N'est-il pas paradoxal qu'elle aille à l'encontre de ce qui a résulté du meurtre : l'interdit de l'inceste et la vie sociale ?

2° Pourquoi les frères renoncent-ils à avoir des rapports sexuels avec les femmes qu'ils ont libérées ?

- est-ce par culpabilité vis-à-vis du père ?

- ou bien, chacun désirant pour lui toutes les femmes, à l'instar du tyran, les conflits auraient entraîné la fin du clan fraternel.

Mais alors se pose une question : si les femmes sont « impossibles » (le père ayant emporté avec lui leur jouissance dans la tombe) pourquoi faut-il qu'elles soient encore interdites ?

Pourquoi préférer l'interdit à la castration ? C'est que l'interdit maintient la présence de l'objet et permet que se déploie à son égard tout le jeu de la névrose : inhibition, désir, révolte contre l'interdicteur etc. En raison de l'identification au tyran primitif et jouisseur, l'interdit de l'inceste présuppose le désir d'inceste et ce désir continue à produire ses effets ravageant chez l'homme et dans la vie sociale, ce que Freud a appelé Malaise dans la civilisation. La pacification de la psyché, si elle est espérée n'est jamais réalisée.

Ce n'est que grâce au refoulement de toutes les motions pulsionnelles gouvernées par la haine (désir d'inceste – meurtre du père – consommation de son corps – identification au tyran – rivalité fraternelle – échec de leur prétention) que les fils vont pouvoir vivre ensemble sous le regard du père mort et projeté au ciel (c'est la religion) et en se soumettant à un contrat qui résulte de leur échec à vouloir prendre chacun la place du père (début de la civilisation et de la morale).

Cependant, si les représentations sont bien refoulées, l'affect de haine, lui, ne fait que se déplacer et continue à produire ses effets. En conséquence la loi elle-même, la loi symbolique du père mort, et toutes les institutions qui en découlent plongent leurs racines dans la jouissance féroce du tyran primitif. Chacun de ses préceptes devient l'occasion pour la haine d'étendre son empire.

III Freud et le dogme du péché originel :

A l'issue de cette relecture nous pouvons voir que Freud, par une série d'articulations très subtiles, a ménagé dans son texte la *fonction* qui revient au dogme du « péché originel » en théologie. A l'instant de leur entrée dans l'histoire, les membres de la bande des frères sont dans une condition semblable à celle de l'homme chassé du paradis, ployant sous le poids du

⁵ S. Freud, *op. cit.* p. 360.

péché originel. De part et d'autre sa vocation à persévérer dans le malheur se trouve explicitée.

C'est pourquoi je pense que la fonction dévolue au dogme du péché originel n'est autre que d'opérer le refoulement de toutes les représentations sous-tendues par la haine, soit: le désir d'inceste, le meurtre du père, sa consommation, l'identification des fils au tyran, la rivalité fraternelle, l'échec de leur prétention à remplacer le tyran.

A la question (1)⁶ d'où vient le mal, pourquoi et comment s'est-il répandu dans le monde, Freud fait valoir la haine pour le tyran privateur des femmes, haine qui a motivé le meurtre. Dans le temps du mythe, cette haine fut relayée par l'identification au tyran qui s'effectua par la consommation de son corps. C'est encore la haine qui présida à la rivalité fraternelle. Dans le temps de l'histoire, elle se transmet par le truchement de la loi et par le repas totémique. Sous une forme moins imaginarisée, c'est à cette place que Freud fera jouer le surmoi tyrannique et cruel.

Le paradoxe du péché originel (2): Avec le mythe freudien, nous nous trouvons en présence de tout un ensemble de représentations refoulées, ce qui veut dire toujours déjà là, présentes et efficaces, mais dont nous ignorons l'origine. Le sentiment de culpabilité est apparu avec l'échec des fils à prendre la place du père. Il est présent au sortir du temps mythique. Le totémisme, ainsi que toutes les religions ultérieures sont autant de tentatives pour apaiser ce sentiment de culpabilité⁷.

Par contre, la haine, en tant qu'affect, ne subit pas le sort du refoulement. Elle va s'investir sur d'autres représentations, entraînant l'homme à la mettre irrésistiblement en oeuvre tout en ignorant ce qui la motive. Il ne peut que constater son inclination à la transgression. Ainsi, la haine continue-t-elle à déployer son office sans que l'homme ne puisse la contrôler. « Malheureux homme que je suis, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais » disait l'apôtre Paul.

On retrouve donc dans le texte freudien le même paradoxe que dans le dogme du péché originel: une culpabilité déjà là et toujours présente ainsi qu'un penchant irrésistible de l'homme à fabriquer son malheur.

Enfin, quant à la question de la transmission de la culpabilité (3), elle est assurée par la loi qui plonge ses racines dans la jouissance du père tyrannique et par le repas totémique et les cérémonies qui progressivement le remplacèrent.

La théorie freudienne du refoulement et du retour du refoulé prend la place de ce que le mythe adamique, l'apôtre Paul et le dogme ne pouvait que rapporter à une hérédité, à un héritage biologique reçu à la naissance. C'est pourquoi, du point de vue de la transmission, le dogme a cette fonction particulière de convertir le refoulé en terme biologique.

⁶ Il s'agit de la reprise sous forme de questions des trois fonctions dévolues au dogme.

⁷ S. Freud, Totem et Tabou, O.C. XI, Paris, P.U.F., p. 364. Cette idée semblait suffisamment fondamentale à Freud pour qu'il la reprenne encore dans Malaise dans la civilisation: « Nous ne pouvons pas échapper à l'hypothèse que le *sentiment de culpabilité* de l'humanité est issu du complexe d'Oedipe et fut acquis lors de la mise à mort du père par l'union des frères ». O.C., XVIII, p. 318 (c'est nous qui soulignons).

Ainsi, je pense qu'il est possible de conclure : le dogme du péché originel a bien pour fonction de refouler toutes les représentations du mythe freudien sous-tendues par la haine : désir d'inceste - meurtre du père – sa consommation – l'identification au tyran – la rivalité fraternelle – l'échec de la prétention de chacun à remplacer le tyran.

IV Le péché originel, le déclin du patriarcat et notre modernité.

Jusque dans les années 70, le monde était organisé sur le mode du patriarcat. Le dogme assurait le refoulement des motions incestueuses et du meurtre du père. Le mythe de la rédemption installait au ciel un Dieu dont les idéaux focalisaient les orientations du collectif. Dans cette conjoncture le démenti du meurtre du père restait largement minoritaire. Ses conséquences dans le registre de la perversion alimentaient les arts, la culture, parfois choquaient les bonnes mœurs, mais sans remettre en cause un système théologico-politique bien établi. A l'heure actuelle, le démenti semble prendre le pas sur le refoulement et acquérant ainsi la prévalence, saper les bases du système traditionnel. D'où nous vient ce changement ? Quelles en sont les modalités et les conséquences ?

En 1938 décrivant ce qu'il appelait « La grande névrose contemporaine » Lacan l'avait rapportée à « la personnalité du père...Toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. C'est cette carence qui, conformément à notre conception de l'Œdipe, vient à tarir l'élan instinctif comme à tarer la dialectique des sublimations. Mairaines sinistres installées au berceau du névrosé, l'impuissance et l'utopie enferment son ambition, soit qu'il étouffe en lui les créations que le monde attend, soit que, dans l'objet qu'il propose à sa révolte, il méconnaisse son propre mouvement.»

Mais rapidement, dès 53, sa clinique lui fait prendre conscience qu'autre chose est en jeu, beaucoup plus inquiétant. A côté de la névrose et de la psychose, il fait une place à l'homme moderne qu'il décrit comme un sujet « qui perd son sens dans les objectivations du discours. » Et il précise « C'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique. » La communication s'établit pour lui « dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle ; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. »

L'œuvre de la science et l'oubli de sa subjectivité, voilà qui découle directement du démenti du meurtre du père. Or, pour exister, le sujet a besoin de la fonction d'exception, fondement de la loi, support du père réel, et condition de l'énonciation. Mais la science, elle, qui a rejeté la question de la vérité au profit de l'accumulation de savoirs fonctionne sur le mode binaire. Elle n'a rien à faire d'une place tierce. Pour elle, une démonstration est vraie ou pas, et l'autorité du promoteur ne fait rien à l'affaire.

La vérité du sujet ayant été congédiée, c'est la question du « pourquoi » qui simultanément passe à la trappe au profit du « comment ». Comment faire pour que ça marche, que ça produise, et, discours capitaliste oblige, que ça consume. On voit bien comment s'organise ce que Lacan a appelé une « copulation discursive » entre le discours de la science et le discours capitaliste. Toute conscience d'un rapport entre la production et ses conséquences sur la vie concrète des hommes fait ici dramatiquement défaut. C'est cette même carence de la pensée qui a littéralement sidéré H. Arendt lors du procès d'Eichmann à Jérusalem. Mais, n'oublions pas qu'en France nous avons eu l'affaire du sang contaminé!

Ce qui s'est perdu ici, en même temps que la capacité à penser, c'est le sens de la limite. Lorsque les dits ne sont plus bordés par les dire du sujet, c'est-à-dire, lorsque seuls les énoncés prévalent au détriment de l'énonciation et de l'autorité du sujet qu'elle met en jeu, alors tout devient possible et l'homme perd ses limites. Il bascule dans un monde dont l'horizon s'ouvre sur l'infini du « tout est possible ». Mais, loin de l'enrichir, loin de multiplier ses capacités, cet infini le vide de sa substance parce qu'il ne peut plus se repérer nulle part. Le voilà devenu un « homme sans gravité. »

Nous étions jadis plongés dans un symbolique troué, marqué par la dimension de l'impossible, mais, de ce fait, suffisamment consistant pour assurer l'assise nécessaire à l'existence d'un sujet. Nous sommes à présent dans une complétude symbolique, qui bien sûr ne peut être qu'imaginaire et donc inconsistante.

Le discours de la science induit dans le social un symbolique dénaturé. Le rejet de l'énonciation ne permet plus au père réel de se faire valoir comme l'Autre de la mère. L'enfant ne peut sortir de l'imaginaire maternel qui gomme les différences (entre le père et la mère, entre le masculin et le féminin, entre le possible et l'impossible, etc.) au profit de la « mêmeté ». Dans son séminaire de 1974, « Les non-dupes errent », Lacan, en sa séance du 19 juin, indique : « Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence... ce que nous vivons c'est très précisément ceci... à ce Nom du Père se substitue une fonction qui n'est autre qu'un "nommer-à". Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui est un ordre qui se trouve effectivement se substituer au Nom du Père⁸. »

Il s'agit là d'une véritable dégradation de la fonction « nommante » du père. C'est dans cette substitution que le *démenti* s'impose sur le *refoulement*. Nommer, c'est, du point de vue du Nom du Père, sur la base de l'introduction d'un manque, appeler l'enfant au désir. Voilà qui n'a rien à voir avec un « nommer-à » qui lui assigne une place dans le social où il va pouvoir fonctionner. Le Nom du Père n'est pas forclos, mais son efficence est inhibée. Il ne métaphorise plus, ou plus suffisamment, le désir de la mère. L'enfant ne se construit pas sur le « Non ! » prononcé par le père à l'égard de la jouissance maternelle. Et le manque vient à manquer. En conséquence, la limite ne lui vient pas de l'Autre. Il ne peut compter que sur lui-même. Mais, s'imposer à soi-même la limite est une tâche harassante et vraisemblablement impossible. Comment dès lors ne pas se sentir « fatigué d'être soi⁹ » ?

Cette carence du Nom du Père a des conséquences redoutables. En effet, la mère désignante ne tient pas son pouvoir du symbolique. L'imaginaire est là prépondérant. Le plaisir immédiat, dû, vient écraser l'appel au désir pour autant que la réponse par l'objet qui court les rues précède et donc court-circuite la formulation de la demande.

La fonction du symbolique devient ainsi problématique, rendant mal assurée l'inscription de la différence des sexes et l'existence de la dette symbolique, ce qui oblitère chez l'enfant son inscription dans la suite des générations.

Le problème se renforce pour autant qu'on ne peut pas être père tout seul dans son coin. L'énonciation du père réel a besoin d'être soutenue par le social sous peine de prendre rapidement une consistance persécutrice. Or là, les choses ne vont pas de soi. Pour ce « nommer-à », précise Lacan : « La mère suffit... généralement... à en désigner le projet, à en

⁸ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séance du 19 juin 1974, inédit.

⁹ Selon le titre de l'ouvrage de A. Ehrenberg, *Les fatigués d'être soi*, Paris, Odile Jacob, 1999.

faire la trace, à en indiquer le chemin... Il est tout à fait étrange que là le social prenne une prévalence de nœud. C'est qu'il détient ce pouvoir du nommer-à au point qu'après tout s'en restitue un ordre qui est de fer¹⁰. » Pourquoi un ordre de fer ? Parce qu'il y a convergence entre discours scientifique et totalitarisme. Un totalitarisme d'un nouveau genre, sans führer sans petit père des peuples, s'auto-engendrant sur la base de la prétention totalisatrice de la science et de son rejet de l'énonciation, c'est-à-dire de la dimension du sujet. Ce nouveau totalitarisme soulage le sujet du malaise et de l'incertitude inhérente au fait de penser.

Ne voyons-nous pas, dans presque tous les domaines de la vie, cette assignation, par une instance sociale maternante, à un fonctionnement en lieu et place de la capacité à assumer un désir ?

Ainsi, de nos jours la politique se ramène-t-elle à une bonne gouvernance. Elle n'indique plus une ligne, elle n'exprime plus un projet, elle ne manifeste pas une volonté. Elle cherche à concilier les contraires. Comment dire : « Oui ! » à tout le monde ?

Jadis le citoyen devait accepter de consentir à une soustraction de jouissance pour intégrer le point de vue du collectif. C'est cette soustraction qui est actuellement contestée par le démenti. Le consentement à un moins de jouir est dorénavant périmé. En conséquence, les discours politiques ne peuvent plus s'aligner sur des idéaux. Ils opèrent une délicate gestion qui vise à promettre le comblement de tout manque dès qu'il est ressenti et énoncé comme une souffrance injustifiée et insupportable. Le citoyen est donc en droit de faire valoir sa particularité sans avoir à se soucier du point de vue général. Autrement dit, il n'est plus nécessaire d'en passer par les autres pour exister.

La formidable promotion de l'idéologie des droits de l'enfant à laquelle nous avons assisté ces dernières décennies dans les pays occidentaux masque de plus en plus difficilement son revers. Elle considère l'enfant non comme un sujet en ébauche mais, d'emblée, comme un sujet à part entière. Elle l'autorise ainsi à faire l'impasse sur la nécessaire aliénation aux autres. Le temps de la dépendance à l'autre dont il lui faudra ensuite se séparer lui est ainsi refusé. Il est donc renvoyé à sa toute-puissance infantile.

L'éducation est le domaine qui requiert de façon toute particulière l'existence de la place d'exception. Si celui qui l'occupe provisoirement se trouve être d'emblée délégitimé, comment sa nécessité pourra-t-elle se transmettre aux générations suivantes ? On peut se demander si la substitution de l'inconsistance du symbolique à son incomplétude est compatible avec le processus éducatif.

Privé de l'appui du manque, le nouveau sujet a troqué une économie désirante pour une exigence de jouissance. Il reste englué dans le registre du maternel dont il ne parvient pas à s'extraire. Si l'on veut en donner quelques caractéristiques, on peut souligner : une parole rabougrie, une absence d'association, des choix quasi impossibles, la nécessité de compensations addictives, dont certaines extrêmes, un certain collage aux autres qui oblitère la réalisation de tâches. Ce nouveau sujet n'a pas d'histoire, pas de dette à laquelle il pourrait consentir. Il apprécie de se sentir entouré de semblables afin de prévenir les effets dépressifs d'une identité qui n'est pas arrimée dans la négativité inhérente au langage. Une logique de la sensation prévaut sur celle de la représentation, il s'accroche à l'image qu'il joue comme une protection contre la parole. C'est un pseudo-sujet en errance, sans épaisseur, sensible aux

¹⁰ J. Lacan, *op. cit.*

suggestions médiatiques, sans capacité et donc ouvert aux manipulations. Chez ces sujets, la culpabilité à l'égard de l'Autre cède la place à la honte à l'égard de soi-même.

Ce qui leur a manqué, c'est la confrontation avec un autre, présent, concret et qui aurait pu témoigner de son propre renoncement à la jouissance sans limite.

Le type d'économie que promeut le démenti a toujours existé. Ce qui est nouveau, c'est sa prévalence et sa banalisation. C'est pourquoi il est important de bien repérer les deux voies par lesquelles il tend à s'imposer : le symbolique auquel il dénie l'incomplétude et la consistance ; le manque qu'il occulte en le positivant par les objets d'avance proposés au plaisir. L'un comme l'autre sont pourtant les conditions nécessaires à l'existence d'un sujet désirant.